

La représentation des femmes dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala

Boniface Dokotala

University of Malawi

Email: bdokotala@cc.ac.mw

Maxwell Chilembwe

University of Malawi

Email: mchilembwe@cc.ac.mw

Résumé

Un aperçu sur la littérature révèle que les personnages masculins et féminins sont représentés de manière différente en termes d'influence. Généralement, les femmes sont représentées en images misérables, comme des victimes des pratiques culturelles et traditionnelles, favorisées par le système patriarcal. Cependant, une analyse minutieuse de certaines œuvres littéraires montre une perspective différente du personnage féminin, une perspective qui semble défier et changer les stéréotypes négatifs sur la femme. Cette perspective est-elle la réaction des femmes au patriarcat ? Le présent article aborde cette question à travers une analyse de deux romans : *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala et *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma. L'étude, centrée sur la façon dont les femmes se comportent, révèle que les œuvres présentent deux images extrêmes des femmes : passive et active. Ce qui est plus frappant dans l'œuvre de Beyala que celle de Kourouma, c'est la présence des personnages féminins qui réussissent à s'exprimer dans un environnement enraciné dans le système patriarcal. Cet article postule, donc, que ce genre de représentation des femmes constitue une démarche consciente par certains écrivains, dans le but de redéfinir la femme et son espace pour démontrer l'influence et l'agence des femmes dans la société patriarcale.

Mots-clés : représentation; femmes; hommes; féminisme; patriarcat

Abstract

A look at literature reveals that male and female characters are depicted differently, in terms of influence. Usually, women are portrayed in depressing images, as victims of cultural and traditional practices, championed by the patriarchal system. A close analysis of certain works of literature, however, reveals a different perspective of the female character, which seems to challenge and change the negative stereotypes levelled against women in the society. Is this perspective a women's response to patriarchy? This paper explores this issue through the analysis of two novels: *C'est le soleil qui m'a brûlée* by Calixthe Beyala and *Les soleils des indépendances* by Ahmadou Kourouma. Focusing on the ways in which women behave, the study reveals that the two works present two extreme images of women: passive and active. What is more striking in Beyala's novel than in Kourouma's, is the presence of female characters who succeed in expressing themselves in an environment rooted in the patriarchal system. The paper, therefore, argues that this kind of portrayal of women is a conscious move by some authors, aimed at redefining the woman and her space in order to illustrate women's influence and agency in the patriarchal society.

Keywords: representation, women, men, feminism, patriarchy

1. Introduction

Juste après la naissance, un enfant commence à adopter un code strict de comportement par rapport à son sexe. Ainsi, selon la société patriarcale, un enfant mâle mène une vie privilégiée qui est considérée comme la norme humaine. D'autre part, l'enfant femelle mène une vie subjuguée et subalterne dans laquelle elle se définit uniquement en fonction de l'homme. Lange (2008) note que cette discrimination existe également dans la littérature quand les écrivains hommes et femmes écrivent sur la condition féminine. Dans la plupart des romans, les personnages principaux sont toujours les hommes, avec des rôles supérieurs, tels que chef du village ou homme éduqué. Cependant, les personnages féminins ont des rôles inférieurs. C'est pourquoi Bloom (2013) soutient que la question des personnages féminins est mal représentée chez certains écrivains. Toutefois, d'autres écrivains dépeignent un type d'écriture qui met l'accent sur l'action de la femme pour redéfinir la féminité face au patriarcat.

À travers l'analyse des deux romans, *Les soleils des indépendances* (1970) et *C'est le soleil qui m'a brûlé* (1987), cette étude vise à examiner la manière dont les femmes répondent aux exigences du patriarcat. L'article se présente en deux sections principales: la première porte sur les notions du patriarcat et celle du féminisme; la deuxième est centrée sur la présentation et l'analyse des romans en termes de culture et de tradition, la perspective de la société sur l'homme et sur la femme, les attitudes de la femme sur l'homme aussi que la sexualité de la femme.

2. Patriarcat et littérature

Toute représentation de la femme dans la littérature est, souvent, une réponse à un certain principe du patriarcat. Le système du patriarcat touche tout le monde, homme ou femme, d'une manière ou d'une autre. Ainsi, ses principes se manifestent dans nos comportements. Johnson (1997) soutient que personne ne peut éviter d'assister au patriarcat, mais on peut choisir comment y participer. Dans ce contexte, pour bien comprendre les variations sur la représentation de femmes dans la littérature, il faut d'abord comprendre les implications de ces deux notions: patriarcat et féminisme.

2.1. Patriarcat et ses implications

Johnson (1997) définit le patriarcat en ces termes : «A society is patriarchal to the degree that it promotes male privilege by being male dominated, male identified and male centered. It is also organised around an obsession with control and involves as one of its aspects the oppression of women». Dans cette définition nous pouvons distinguer trois éléments qui désignent le patriarcat: les privilèges de masculinité, le contrôle, et l'oppression des femmes. Ce sont les éléments qui caractérisent une société patriarcale. De son côté, *Le Mouvement Matricien*, plateforme en ligne de connaissances sur le matriarcat, stipule que:

Le patriarcat est un système social dans lequel l'**homme**, en tant que père, est **dépositaire de l'autorité au sein de la famille** ou, plus largement, au sein du clan. La perpétuation de cette autorité est fondée sur la descendance par les mâles, la transmission du patronyme et la discrimination sexuelle. Les femmes sont subordonnées à l'homme qui possède l'autorité : le père, le mari ou à défaut le frère (2018).

Cette définition souligne les aspects clés qui expliquent l'idée fondamentale du patriarcat, à savoir, la possession par l'homme de l'autorité à tous les niveaux, et la subordination de la femme à tous les niveaux. Les deux définitions nous font également comprendre que la discrimination basée sur le sexe constitue un des moteurs de propulsion de l'autorité masculine. Pour bien comprendre comment la propulsion arrive, il faut faire référence à l'idée de l'arbre du patriarcat d'Allan G. Johnson.

Dans sa métaphore de l'arbre, Johnson (1997) tente de faciliter la compréhension du patriarcat. Il commence par soutenir que le patriarcat est trop difficile à changer parce qu'il fonctionne comme un arbre. Comme l'on sait, un arbre se compose de racines, du tronc, de branches et de feuilles. L'écrivain relie tous ces parties de l'arbre aux aspects patriarcaux.

Les racines de l'arbre représentent les principes de base du patriarcat. Ces principes incluent le contrôle par l'homme, la domination masculine, l'identification de la femme liée à l'homme et la centralité masculine. Le tronc désigne les institutions qui soutiennent le patriarcat dans la société. En se fondant notamment sur les racines du patriarcat, ces institutions, y compris, l'éducation, la religion, la politique et les arts, transmettent la connaissance et le langage, les facteurs qui implantent dans notre esprit la façon de voir le monde. Les branches représentent les communautés, les

organisations, les villes, le mariage et d'autres systèmes dans lesquels nous vivons et travaillons. Johnson (Ibid.) nous fait comprendre que quand nous travaillons dans la communauté et dans les organisations, on s'attend à ce que nous agissions d'une certaine manière. Ainsi, les branches symbolisent les moyens de participer dans le patriarcat. Enfin, les feuilles sont les individus. En fait, l'arbre soutient les feuilles et, en échange, celles-ci donnent la vie à l'arbre entier. Cela veut dire que le système patriarcal est maintenu par les individus à travers leurs activités.

Malgré cette complexité, Johnson (1997) propose une solution. Selon lui, les feuilles de l'arbre sont passives et elles ne protestent jamais leur appartenance à l'arbre. Pourtant, les êtres humains sont différents: «In this sense, we are far more than passive leaves on a tree, for human beings think and feel and, most important, make choices through which we either perpetuate or challenge the status quo». Ainsi, si les individus décident de se détacher de l'arbre, cette mesure rendra impuissant l'entiereté du système. Le détachement implique l'interrogation ou la remise en cause de la fondation et des principes du patriarcat par tous les participants dans la société.

L'analyse des œuvres, comme celle de Kourouma, nous présente une société dans laquelle l'homme domine, une condition dont nous comprenons l'origine grâce à la métaphore. De l'autre côté, l'interrogation se manifeste dans d'autres œuvres, comme celles de Beyala. La perspective féministe peut nous aider à bien comprendre le vrai motif derrière cette interrogation.

2.2. Perspective féministe

La perspective féministe vise à libérer la femme. Selon Arndt (2002), le féminisme s'oppose activement aux relations du genre basées sur les hiérarchies et les structures discriminatoires de la société. Dans la lutte pour la libération des femmes, les féministes mettent l'accent sur trois objectifs importants: mettre fin à la discrimination contre les femmes; supprimer les rôles opprimants du genre existant dans la sphère familiale; et lutter contre les fausses croyances relatives à la masculinité et à la féminité.

La métaphore de l'arbre du patriarcat nous aide à comprendre comment fonctionne le patriarcat afin de trouver des moyens appropriés pour s'y opposer. Pourtant, entre autres, elle omet le fait que la société apprend aux enfants les principes patriarcaux juste après la naissance et même avant qu'ils ne commencent à fréquenter l'école. Cela implique l'endoctrinement social, une notion remarquablement critiquée par le féminisme pour sauver les filles de cette discrimination.

Simone de Beauvoir (citée par Arndt, 2002) déclare ceci : « On ne naît pas femme, on le devient ». Simone de Beauvoir cherche, à travers cette déclaration, à démentir l'idée sociale selon laquelle les femmes sont nées femmes et faibles. Elle soutient également que les femmes grandissent comme telles par l'endoctrinement social. Selon la société, la notion de femme est équivalente à l'impuissance. Au contraire, de Beauvoir critique cette fausse croyance en indiquant que la femme est née comme toute autre personne, aussi puissante, aussi importante, aussi capable que l'homme. La société construit cette image misérable et l'implante dans l'esprit des petits enfants. Voilà pourquoi le

féminisme stipule que c'est le système du patriarcat qui est à la base de l'oppression de la femme et qu'il faut le combattre.

La lutte contre le patriarcat se poursuit déjà dans la littérature féministe. Comme l'indiquent Arndt (2002) et Mortimer (1999), dans ce type de littérature, les personnages hommes sont naturellement sexistes et profondément immoraux. Certains romans présentent la tragédie et la violence, selon lesquelles la femme est assujettie à la souffrance physique et psychologique devant l'homme. Dans autres œuvres, les personnages féminins tuent l'homme, comme moyen de déconstruire la représentation du patriarcat ou une feuille qui donne la vie au patriarcat. Uledi-Kamanga (2003) déclare qu'il n'y a pas de doute que les images misérables de femmes qui se trouvent dans la littérature prennent racine dans les attitudes et les croyances culturelles et traditionnelles. Donc, c'est pour cela que Beyala tente de corriger ces mauvaises images par le biais de la littérature pour que le lecteur se sente encouragé par l'égalité homme-femme et l'influence de la femme dans nos sociétés.

3. Romans

3.1. *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma

L'histoire du roman *Les soleils des indépendances* contient une connotation satirique. Elle renvoie à la période après l'indépendance des pays africains. L'écrivain considère la Côte d'Ivoire, son pays natal et l'endroit du roman, comme la « Côte des Ébènes » ou la « république des Ebènes ». Ainsi, l'écrivain se moque des ivoiriens et des africains que même après la colonisation, les gens donnent de place aux idées opprimantes et séparatistes. Il n'est plus un pays d'ivoire (objets plus précieux), mais un pays du bois (objets moins précieux). La chaleur et la vivacité de l'être humain ont été réduites en froideur et en docilité du bois. Ce faisant, l'écrivain critique la profonde injustice de certaines pratiques traditionnelles en Afrique qui existent encore, à cause du patriarcat, même après l'indépendance.

3.2. *C'est le soleil qui m'a brûlé* de Calixthe Beyala

Dans ce roman, dont le titre est adopté de la Bible (le *Cantique des Cantiques*, chapitre 1, verset 6), l'écrivain, s'opposant à la perspective de Kourouma, nous offre une autre perspective de la femme, en partageant avec le peuple africain son idée sur l'autonomie de la femme. De plus, à travers les expériences de ses personnages, surtout celles effectuées par Ateba, l'écrivain sous-entend qu'une femme est égale à l'homme au moment de la naissance et que ce sont uniquement des expériences sociales voire l'endoctrinement social qui la « brûlent » pour la transformer en image faible.

3.3. Représentation de la culture et de la tradition

Chez Kourouma, l'histoire suit un contexte rural, bien qu'elle se déroule en ville et au village. Fama, le personnage principal, habite en ville, mais il est très lié à son village et aux affaires de son village. Le narrateur nous décrit les origines de Fama : « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et

légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou [...] un prince Doumbouya »(Kourouma, 1970, p. 11). De plus, pour montrer le lien étroit entre Fama et son village, le narrateur indique que Fama fait ce qu'il faut traditionnellement lorsqu'il y a des grands événements chez lui. Quand un parent meurt au village: « Fama décida d'aller au village pour les funérailles ; il parcourut toutes les concessions malinkés de la capitale pour faire éclater la nouvelle du décès du cousin et annoncer son voyage »(p. 81). Donc, bien que Fama et ses femmes vivent en ville, leurs vies ont un lien important avec la culture et la tradition de leur village d'origine.

Un aperçu de l'aspect culturel du roman nous montre qu'il y existe une tradition très rigide et stricte. Décrivant un village traditionnel, Nukunya (1992) stipule ceci :

Une société qui se sépare des villes est traditionnelle. Elle se caractérise par l'observation stricte des coutumes, elle n'est pas éduquée et certaines innovations sont limitées sinon refusées. Sa culture est passée de génération en génération et protégée pour qu'elle ne soit pas affectée par les forces étrangères.

Chez Kourouma, la vie d'une fille est programmée et sa destinée, déterminée. Salimata va à l'excision quand elle est jeune, et juste après ce stade de sa vie, elle se rend au mariage dont on a déjà identifié un mari. Le narrateur dit : « À la fin de la retraite de l'excision, la jeune fille malinké guérie est conduite au mariage [...] elle se trouva dans la case nuptiale avec deux matrones au pied du lit pour l'éducation sexuelle et pour témoigner qu'elle était vierge. » (Kourouma, 1970, p. 41). Tout ça, se fait pour le plaisir de son futur mari.

D'ailleurs, selon la tradition, la veuve peut être héritée. Selon la société, les femmes sont naturellement faibles, donc, on considère l'héritage de femme comme étant une façon de les protéger. Quand Fama devient chef du village, il prend comme femme, Mariam, la veuve de son cousin décédé. Pour nous assurer que cette pratique est normale et viable, le narrateur dit : « Et puis Mariam était la chose de Fama, partie intégrante et intéressante de l'héritage » (Kourouma, 1970, p. 129). La communauté ne contredit jamais la tendance parce que c'est leur tradition. Certains disent à Salimata : « Voilà ta coépouse, considère-la comme une petite sœur ; les gens du village l'ont envoyée pour t'aider dans ton grand et magnifique travail accompli au service du mari Fama » (, p. 151). Voilà un des contextes où règne la tradition. L'écrivain choisit exprès ce genre de contexte afin de profiter de sa condition culturelle pour qu'il présente bien l'image d'une femme au sein de l'influence patriarcale.

De l'autre côté, Beyala situe son roman en ville où la vie des personnages est caractérisée par la « modernité ». Par exemple, le narrateur fait la description suivante: « Il [Jean] traverse au pas de course le grand portail de fer forgé, précipite dans la rue et hèle un taxi » (Beyala, 1987, p. 9). Et parlant d'une boîte, une caractéristique de la ville, le narrateur dit aussi:

Ateba pousse la lourde porte rouge et entre. Ses yeux clignent dans la lumière fumée. Au fond de la salle, il y a une piste de danse. Funk. Disco. Slow. [...] Beaucoup de femmes seules, jambes libres et seins aigus. Elles dansent, elles

rient, et leur joie monte [...]. Certaines, style 'tout terrain', jupe courte et taille sanglée de cuir, jouent de la langue en lorgnant les portefeuilles (p. 148).

Ces révélations montrent que chez Beyala, la tradition est moins stricte. L'écrivain choisit ce genre de contexte pour construire une image moderne d'une femme dans la condition patriarcale. En plus, l'écrivain veut rassurer son lecteur que la féminité n'a pas des frontières. Elle veut que la société se débarrasse de la mentalité qui limite la femme à la vie traditionnelle du village. Mortimer (1999) relate que le protagoniste, dans l'œuvre de Beyala, négocie entre l'espace physique et imaginative, les royaumes du réel et de l'imaginaire. Elle stipule également que : « Ateba tente de récupérer une maison d'enfance située dans la mémoire, et de construire un avenir à la maison au-delà des confins de l'espace carcéral » (Ibid.). Donc, Beyala laisse voir que la femme peut exister et être influente partout.

3.4. Représentation de l'homme

Chez Kourouma, la société accorde plus de valeur et d'importance à l'homme. Fama a reçu des faveurs, mais sa femme, Salimata, est restée stérile pendant toute sa vie. Au début de l'histoire, Fama est angoissé par la stérilité de sa femme parce qu'il a besoin d'un enfant. Le narrateur nous dit que : « L'intérieur de Fama battait trouble. Qui pouvait le rassurer sur la pureté musulmane des gestes de Salimata ? Trépidations et convulsions, fumées et gris-gris, toutes ces pratiques exécutées chaque soir afin que le ventre se fécondât ! » (Kourouma, 1970, p. 29). Et, plus tard, Fama sort de la difficulté parce que son mariage avec une jeune femme, Mariam, lui a permis d'avoir un enfant. En fait, le narrateur nous fait comprendre que Mariam était la personne appropriée de son mari, Fama (p. 129). Cependant, comme l'indique le narrateur : « A chaque réveil, Salimata regardait le ventre de la coépouse [Mariam], et le ventre semblait pousser » (p. 152). Salimata se trouve encore en difficulté et, de plus, l'écrivain lui fait subir une autre préoccupation : l'envie. Elle ne regardait pas le ventre de sa coépouse avec de bonnes intentions. Au contraire, elle le faisait dans le but de vérifier si la jeune femme était féconde par rapport à elle. Cette tendance implique que la grossesse assure la tranquillité d'esprit chez la femme. En outre, être enceinte et accoucher constituent les rôles les plus importants de la femme dans une institution patriarcale.

D'ailleurs, la grossesse signifie également la féminité. Kourouma souligne le fait qu'une femme mariée doit accoucher. Selon le narrateur : « Ce qui sied le plus à un ménage, le plus à une femme : un enfant, la maternité qui sont plus que les plus riches parures, plus que la plus éclatante beauté ! À la femme sans maternité manque plus que la moitié de la féminité » (p. 52). D'après cette idée, une femme doit enfanter pour atteindre une féminité totale. Ici, nous comprenons que selon le patriarcat, l'accouchement et la maternité constituent les rôles primordiaux chez la femme, tout en ignorant ses autres capacités. Donc, dans la société où il y a un strict respect de la tradition, comme celui de Kourouma, la femme devient victime de toutes ces exigences.

Chez Beyala, il existe des similitudes. L'homme est plus puissant que la femme. Quand Ateba refuse de faire l'amour avec Jean, celui-ci répond de façon autoritaire, disant : « Fais pas de manières, mon amour. Tu sais bien que tu ne le feras pas. Ta parole contre la mienne » (Beyala, 1987, p. 35). D'ailleurs, le jour de la cérémonie de circoncision d'un certain fils d'Etoundi, on constate une tendance discriminatoire. Le narrateur nous dit : « Les invités sont arrivés par petits groupes, les pieds lourds, les visages hauts, l'air important. Bien sûr les hommes se sont écroulés dans les fauteuils, sur les chaises [...] Refoulées à l'angle gauche de la cour, les femmes, tassées sur des caisses renversées, soupirent et gesticulent sans cesse » (p. 24). Ici, les hommes ont des sièges plus confortables ; la même tendance d'accorder des faveurs à l'homme, et l'expression « Bien sûr » nous donne l'impression que c'est l'habitude de la société et tout le monde sait qu'un homme mérite des sièges spéciaux. Nukunya (1992) observe qu'en tant que chef de famille, l'homme commande le respect et l'obéissance des membres de la famille, dont sa femme. Ce geste montre la profondeur de racines de l'arbre du patriarcat qui renvoie à la domination et la centralité masculines au foyer. Comme indiqué, dans toutes les deux sociétés présentées par les romans, le patriarcat accorde plus de valeur à l'homme qu'à la femme.

3.5. Représentation de la femme

Chez Kourouma, la femme est inférieure et incapable de faire certaines choses. Dans le roman, on constate que la société décide pour la femme même sur son destin. À titre d'exemple, les parents de Salimata font une présentation de Mariam, la femme qui est sur le point de devenir la deuxième épouse de Famapour aider Salimata dans son service rendu à son mari (Kourouma, 1970, p. 151). Cela montre que la femme existe pour servir l'homme. Chez-elle, ce qui compte c'est la soumission. Le narrateur nous dit aussi que : « Salimata avait salué avec joie la coépouse et expliqué avec grand cœur et esprit qu'une famille avec une seule femme était un escabeau à un pied, ou un homme à une jambe » (Ibid.). Ici, même Salimata ne voit aucun problème avec la pratique. Ce comportement révèle que dans la société patriarcale, certaines femmes pensent qu'elles méritent la position inférieure et que c'est normal pour elles. Nukunya (1992) trouve que dans certaines sociétés africaines, selon les coutumes, une femme peut demander à son mari de s'engager en polygamie pour qu'elle trouve quelqu'un pour lui donner la main dans le ménage au foyer. Pourtant, le féminisme vise également à changer cette mentalité chez les femmes africaines parce qu'elle soutient le patriarcat (Arndt, 2002, p. 72).

Chez Beyala, la femme a également une image inférieure et l'homme joue un rôle important pour maintenir ce statut. À titre d'exemple, Jean s'assure souvent qu'Ateba ne fait pas le contraire de ce qu'il veut (Beyala, 1987, p. 35). Donc, la femme est là pour écouter et exécuter les ordonnances qu'on lui impose. Ici, nous comprenons qu'en ville il existe également des hommes qui représentent les feuilles qui donnent la vie au patriarcat. Ainsi, on note que dans toutes les deux sociétés présentées par les romans, la femme fait objet de la subordination à l'homme.

3.6. Attitudes des femmes sur l'homme et sur elles-mêmes

Chez Kourouma, les femmes semblent accepter la perception discriminatoire de la société. Salimata est bien convaincue de la supériorité de l'homme. Comme déjà indiqué, lors de la présentation de Mariam, nouvelle femme de Fama, Salimata ne voit aucun problème dans la pratique et elle la justifie même en lançant « qu'une famille avec une seule femme était [...] un homme à une jambe » (Kourouma, 1970, p. 151). Le narrateur nous dit aussi : « [Salimata] se levait au premier chant du coq, préparait et vendait la bouillie pour avoir l'argent pour le nourrir, pour le vêtir, pour le loger » (p. 35). En fait, pour elle et pour d'autres femmes « la soumission de la femme, sa servitude sont les commandements d'Allah » (p. 45). Ainsi, elle se sent obligée de le faire.

Cette tendance des femmes prend racine sur leur passé. Quand Salimata était jeune, on l'a envoyée à l'excision au lieu de la laisser fréquenter l'école, tel qu'exigé par sa société (p. 33). À l'excision, elle a appris des pratiques culturelles, telles que, comment s'occuper d'un mari. Alors, on peut conclure que si Salimata avait fréquenté l'école, elle serait, elle-même, une femme émancipée parce que, selon Arndt (2002), plusieurs féministes africains considèrent l'éducation formelle comme l'un des outils efficaces pour réaliser l'émancipation des femmes et l'égalité des droits entre les hommes et les femmes. Donc, certaines femmes acceptent leur position inférieure à cause du manque de ce type d'éducation. Elles n'ont pas de choix parce qu'elles n'ont pas été orientées aux modes de vie alternatifs.

Chez Beyala, il existe aussi des femmes qui louent la discrimination, mais ce n'est pas toutes les femmes. Ateba met au défi l'homme. Pour elle, la femme est aussi supérieure que l'homme. Dans ses réflexions, elle nous fait comprendre que : « la femme devrait arrêter de faire l'idiote, qu'elle devrait oublier l'homme et évoluer désormais dans trois vérités, trois certitudes, trois résolutions [...] revendiquer la lumière, retrouver la femme et abandonner l'homme aux incuries humaines » (Beyala, 1987, p. 104). S'adressant à son amie, Irène, sur un bel avenir devant les femmes, Ateba déclare : « Quant aux femmes [...] un jour le pays leur appartient » (p. 115). Ces convictions montrent que certaines femmes espèrent un espace meilleur qu'elles peuvent créer toutes seules, dans la société malgré l'influence patriarcale.

De plus, Ateba doute de la supériorité de l'homme, glorifiée par la société. En s'adressant à Jean, Ateba lance : « Tu veux que je te dise ? Tu représentes pour moi, femme, tout ce que j'exècre chez l'homme, ce mélange d'arrogance et de vanité absurde, de sérieux et d'inanité chaotique, tout ce que je vomis » (p. 109). Tenant compte de l'arbre du patriarcat, ici, Ateba est la feuille, mais l'écrivain démontre qu'en tant qu'humain, Ateba peut protester et se détacher du système. Bien sûr, Ateba le fait et elle y parvient. Voilà une redéfinition de la femme ; l'écrivain accorde de l'influence et du courage à Ateba devant la force patriarcale. En outre, se moquant de la folie chez l'homme qui séduit Ateba, le narrateur nous décrit ceci : « Il [Jean] écarte les jambes. Il se branle. Elle sifflote. Il râle. Elle le trouve idiot. Même modèle que ceux qui, dans leur ridicule prétention de conquérir le monde, ont semé l'imbécillité sur leur passage »

(p. 131). Ici, Ateba abuse également de l'homme en tant qu'objet sexuel, à la même manière que les hommes abusent les femmes.

On note dans cette partie que contrairement à Salimata, Ateba est libre. Sa société est moins stricte. Bien qu'on observe certaines pratiques culturelles, telles que le test de virginité (p. 33), on donne la liberté aux jeunes de fréquenter l'école et les événements sociaux, tels que le discooù ils apprennent des nouvelles choses (p.148). Comme déjà indiqué, chez Kourouma, les femmes considèrent la discrimination comme quelque chose de normal. Ces femmes ont été privées de la scolarité et elles ont passé la plupart de l'enfance dans les pratiques traditionnelles, qui est partie intégrante de leur culture. Pourtant, chez Beyala, la discrimination est inacceptable chez la femme ; la femme est aussi puissante que l'homme. Ici, les femmes vivent la vie moderne, dans une société qui est éduquée, et ainsi, elles deviennent innovatrices et puissantes.

3.7. L'image de la sexualité de la femme

À cause de l'infériorité accordée à la femme, la représentation de sa vie sexuelle est décourageante. Dans la société patriarcale, une fille n'a pas de parole sur sa vie sexuelle et elle subit des manipulations culturelles afin de se préparer pour l'âge d'adulte. En revanche, il existe également des images de la femme qui a du pouvoir sur son corps et sur sa sexualité, comme l'exige le féminisme.

Chez Kourouma, la société attend à ce que la femme se prépare à la cérémonie d'initiation. Salimata va à l'excision quand elle est jeune, conformément à la tradition. Le narrateur nous dit ce qui arrive à Salimata lors de son excision:

Le viol ! Dans le sang et les douleurs de l'excision, elle a été mordue par les feux du fer chauffé au rouge et du piment. Et elle a crié, hurlé [...] Et elle a encore hurlé, crié à tout chauffer, crié de toute sa poitrine, crié jusqu'à s'étouffer, jusqu'à perdre connaissance [...] ses jambes étaient ruisselantes de sang [...] sa maman s'épuisait en lamentations, en pleurs (Kourouma, 1970, pp. 33-34).

C'était un moment épouvantable pour elle, une expérience qui pourrait susciter des problèmes graves par rapport à sa santé et à sa vie sexuelle. L'Organisation mondiale de la santé (OMS, 2018) qualifie l'excision d'une pratique faisant partie de la mutilation génitale féminine qui consiste à l'ablation des organes génitaux féminins surtout le clitoris et les petites lèvres. En fait, cette pratique vise à faire perdre à la fille toute envie d'avoir des rapports sexuels pour qu'elle reste vierge jusqu'au moment où elle se marie. Comme nous montre Kourouma, dans ce cas, la fille n'est qu'une victime parce que, souvent, la société lui impose cette idée.

D'ailleurs, la société apprend à la fille ce qu'il faut faire par rapport à la sexualité et sa destination est forcée sur elle. Dans le roman, juste après l'excision, Salimata se rend au mariage dont on a déjà identifié le mari. Le narrateur nous dit ce qui arrive la première nuit dans la maison nuptiale: « à la fin de la retraite de l'excision, la jeune fille malinké guérie est conduite au mariage [...] elle se trouva dans la case nuptiale avec deux matrones au pied du lit pour l'éducation sexuelle et pour témoigner qu'elle

était vierge » (Kourouma, 1970, p. 41). L'écrivain indique que la fille se marie dès qu'elle termine la période de l'excision pour qu'elle n'ait pas d'occasion de s'engager dans des rapports sexuels avant de rencontrer son vrai mari. Pour y parvenir, la fille est forcée à entrer dans un mariage arrangé où elle vit avec un homme qu'elle n'aime pas. Pire encore, lors de ses premiers rapports sexuels, elle est surveillée, dans sa propre chambre, par d'autres femmes pour s'assurer si elle sait bien comment faire l'amour pour satisfaire son mari et pour vérifier si elle a vraiment gardé sa virginité pour son mari, tel qu'exigé par la tradition. Dans tout cela, la fille n'a pas de contrôle.

De plus, la société ne voit jamais des effets néfastes de ces manipulations sexuelles. Salimata devient stérile en permanence. Le narrateur nous dit qu'une fois mariée, le bonheur de Salimata n'est pas complet : « Oui, Salimata a vécu le bonheur pendant des semaines, des mois et des années qui se succédèrent, mais malheureusement sans enfant » (Kourouma, 1970, p. 52). Pour une femme africaine, cette situation est une source de déception profonde parce qu'elle a peur que son mari ne la divorce. Les hommes veulent avoir des enfants qui vont non seulement continuer le nom de la famille mais aussi hériter la propriété familiale (Nukunya, 1992, p.45). Donc, la femme devient désespérée : elle pleure, elle fréquente infatigablement les médecins traditionnels pour remédier son problème pour qu'elle garde son mariage. Elle devient faible et passive devant son mari, ce qui donne accès à la marginalisation et à l'oppression.

En plus, le narrateur laisse voir que la condition de Salimata n'a rien à faire avec les pratiques culturelles. Nous lisons ceci : « Elle avait le destin d'une femme stérile comme le harmattan et la cendre. Malédiction ! Malchance ! Allah seul fixe le destin d'un être » (Kourouma, 1970, p. 32). Comme susmentionné, le moment de l'excision est un moment très difficile et l'expérience pourrait avoir des répercussions sur la capacité à concevoir des enfants. Salimata, elle-même, pense que le viol et l'excision sont la cause de la stérilité (p. 33). Neft et Levine (1997) ont découvert que certaines pratiques culturelles posent certains dangers à la santé de la fille, tels que la douleur, le saignement et la stérilité. Selon l'OMS (2018), l'excision peut provoquer, entre autres, des graves hémorragies, des problèmes urinaires, la stérilité, des complications lors d'accouchement et le décès. L'ignorance de ce fait par la société, alors, nous fait comprendre que la vie sexuelle de la fille ne sera jamais libre.

Malgré la gravité de cette expérience, Salimata est encouragée par sa mère pour supporter ces conditions. Le narrateur nous dit ce qu'a dit la mère le matin de l'excision : « Ma fille, sois courageuse ! Le courage dans le champ de l'excision sera la fierté de la maman et de la tribu. Je remercie Allah que ce matin soit arrivé » (Kourouma, 1970, p. 35). À travers cela, l'écrivain nous montre que les mères contribuent à l'oppression de leurs propres filles, surtout en termes de sexualité, pour des raisons égoïstes, pour « la fierté de la maman ». Cette croyance est due au respect strict des pratiques culturelles. Ainsi, chez Kourouma, la sexualité de la femme est associée à l'impuissance.

Au contraire, chez Beyala, la femme a du pouvoir sur sa propre sexualité. La liberté des femmes constitue l'une des priorités. De plus, on discute même de la liberté des

filles face à la question des pratiques culturelles, telles que le test de virginité (Beyala, 1987, p. 33). Dans le roman, lors d'une conversation de femmes sur la question, une certaine femme dit : « Je crois qu'il est temps de foutre la paix aux jeunes. Après tout c'est leur corps. Elles ont droit d'en faire ce qu'elles veulent » (p. 66). L'écrivain veut indiquer à travers cela que les mères encouragent leurs filles à surmonter les pratiques traditionnelles pour embrasser la liberté de leur corps et leur sexualité.

De plus, la femme peut avoir des rapports sexuels à n'importe quel moment et avec n'importe quel homme. Dans le roman, à l'âge de quinze ans, Ateba a satisfait son désir sexuel en couchant avec un jeune garçon. Le narrateur nous raconte ce qui se passe entre Ateba et Gon, son voisin :

Elle entraîne Gon le fils de Combi, de cinq ans son cadet, dans les fourrés. Elle baisse son pantalon [le pantalon de Gon]. Elle prend le petit sexe dans ses mains. Elle le serre. Il gonfle. Elle s'allonge. Elle relève sa robe. Elle invite Gon à grimper. Le petit sexe tendu se frotte au hasard dans son vagin [...] Et le petit sexe repart, alerte, prêt à conquérir les recoins permis (Beyala, 1987, p.55).

Atebase sent puissante qu'elle dirige l'événement parce que le jeune garçon obéit à ses commandes et il n'y a pas d'obstacles. Les étapes décrites dans cet acte nous donnent l'image d'une femme qui détermine ce qu'elle veut avoir et à quel moment. Le narrateur qualifie cet acte de viol (p. 55). Il faut mentionner que cet acte est négatif et inacceptable dans chaque société. Pourtant, il faut comprendre que l'écrivain inclut cette partie dans son texte dans le but de démontrer que la femme ne fait pas tout comme un ange ; en tant qu'être humain, elle pense également parvenir à la liberté coûte que coûte, suite au refus par le système patriarcal de lui donner volontairement de cette liberté. L'écrivain veut nous montrer le courage de la femme au fur et à mesure qu'elle se livre aux actes négatifs.

En plus, la femme est également assez forte pour éviter ce qu'elle déteste en ce qui concerne sa sexualité. Dans le roman, Ateba se méfie d'un homme qui tente de la violer. Le narrateur nous dit :

Elle tente de se libérer, il l'agrippe plus fort, l'oblige à s'allonger sur le lit. Il s'abat sur elle, elle le frappe, il s'attaque à son slip, elle le mord, elle ne veut pas [...] il fonce sur le clitoris, elle se cabre, elle serre les cuisses pour faire obstacle à la main qui se fraye un chemin à coup d'ongles (Beyala, 1987, p. 132).

Ateba résiste à l'homme parce qu'elle n'a pas besoin de faire l'amour. Ainsi, l'écrivain indique qu'une femme a envie de gérer ses émotions et elle est capable de se protéger contre les tentatives sexuelles désagréables par l'homme. Bien qu'il réussisse finalement à la violer (Beyala, 1987, p. 132), Ateba réussit à montrer qu'elle n'est pas aussi faible et facile à manipuler qu'on le croit. Ce faisant, l'écrivain critique et dément la croyance selon laquelle la femme est sexuellement faible. Ainsi, chez Beyala, la sexualité de la femme est une chose de valeur.

Conclusion

Dans la société africaine, il existe toujours une variété d'attitudes et de croyances culturelles et traditionnelles qui sont inspirées par le patriarcat. Les images des femmes représentées dans les deux romans se fondent sur ces croyances-là. Le personnage féminin se représente de manière différente chez les deux écrivains. Chez Kourouma, la femme est victime de la domination masculine. De l'autre côté, Beyala répond en redéfinissant la femme et en remettant en cause cette domination. Bien entendu, ce genre de représentation n'est pas pour rien, mais, il vise à révéler les pensées de la femme : trouver sa position au sein de la société, et être considérée en tant qu'être humain. La femme est déterminée à y parvenir de toute façon. Ainsi, comme le montre Beyala, la femme africaine est aussi capable que l'homme de s'imposer dans la société et d'être puissante, contrairement aux attentes de la société traditionnelle.

Références

- Arndt, S. (2002). *The dynamics of African feminism: Defining and classifying African-Feminist literature*. Asmara: African World Press.
- Beyala, C. (1987). *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris: Éditions Stock.
- Bloom, E. (2013). "When a man writes a woman." *The Hairpin*. Retrieved from <http://thehairpin.com/2013/09/when-a-man-writes-a-woman/>
- Johnson, A. G. (1997). *The gender knot: Unravelling our patriarchal legacy*. 3rd ed. Philadelphia: Temple University Press. Retrieved from http://www.temple.edu/tempress/chapters_1100/1339_ch1.pdf
- Kourouma, A. (1970). *Les soleils des Indépendances*. Paris : Éditions du Seuil.
- Lange, C. (2008). "Men and women writing women: The female perspective and feminism in U.S. novels and African novels in French by male and female authors." *UW-La Crosse Journal of Undergraduate Research*. (11). Retrieved from <https://pdfs.semanticscholar.org/3225/74ffd73ba113ff4184edb0a16581b7330a30.pdf>
- Le Mouvement Matricien. (2018). *Matriarcat ou patriarcat! Un point de vue sur nos sociétés par le Matricien!* Retrieved from <http://puteaux-libre.over-blog.com/article-matriarcat-ou-patriarcat-un-point-de-vue-sur-nos-societes-par-le-matricien-117855698.html>
- Mortimer, M. (1999). "Whose house is this? Space and place in Calixthe Beyala's *C'est le soleil qui m'a brûlée* and *La Petite Fille du réverbère*." *World Literature Today*, 73 (3), 1999, 467-474.
- Neft, N. et Ann D. L. (1997). *Where women stand: An international report on the status of women in 40 countries, 1997 – 1998*. New York City: Random House.

- Nukunya, G.K. (1992). *Tradition and change in Ghana: An introduction to sociology*. Accra: Ghana University Press.
- OMS. (2018). *Mutilations sexuelles féminines*.OMS. Retrieved from <http://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/female-genital-mutilation>.
- Uledi-Kamanga, B. J. (2003). "Images of women in Malawian oral literature." In Abodunrin F. et Kayambazinthu, E. (Eds.) *Malawi Journal of Social Science*, 17, 2003,60-64. Zomba: University of Malawi.